

The scream of the butterfly *Cemetery of Splendour* d'Apichatpong Weerasethakul

Nicolas Klotz

Numéro 174, octobre–novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79656ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Klotz, N. (2015). Compte rendu de [The scream of the butterfly / *Cemetery of Splendour* d'Apichatpong Weerasethakul]. *24 images*, (174), 58–59.

The scream of the butterfly

par Nicolas Klotz

Cemetery of Splendour d'Apichatpong Weerasethakul

Un hôpital de campagne dans une école désaffectée. Une vingtaine de jeunes militaires lourdement sonnés par la narcolepsie végètent dans leur sommeil, urinent dans leurs sondes. Le jour, ils baignent dans des douces lumières tropicales ; la nuit, dans des lumières psyché censées aider leur guérison. Leurs corps inertes ne semblent plus habités que par leurs fonctions vitales. Des groupes de médecins, d'infirmières, de familles, tournent autour de ces jeunes gens zombifiés par la guerre, comme des papillons de nuit. Jenjira, une femme quinquagénaire, veille un des dormeurs. Handicapée par une jambe 10 cm plus courte que l'autre, elle se déplace avec des béquilles dans l'hôpital, dans le parc de l'hôpital, dans la petite ville proche de l'hôpital, d'un film d'Apichatpong à l'autre – de *Blissfully Yours* à *Uncle Boonmee*. Chargée ainsi du doux magnétisme de l'œuvre du cinéaste, elle applique sur le torse nu du jeune militaire, puis sur ses jambes, un délicieux onguent végétal, le masse lentement, en profondeur, irradiant en lui une tendresse érotique à réveiller un mort. Le militaire émerge de son coma d'outre-tombe, prononce quelques mots fragiles. Il s'excuse d'avoir beaucoup uriné. Elle l'aide à se lever, il retire la sonde de son sexe, ils se sourient comme s'ils venaient de faire l'amour.

Le nouveau film du cinéaste thaïlandais impressionne beaucoup par la puissance de son tourment et son urgence. Impossible de le réduire à ce *doux envoûtement hypnotique, zen, psychédélique*, célébré par la presse cannoise et qui enfume un peu nos regards. Comme si aujourd'hui, l'idée même de *beauté* ne pouvait qu'être planante et déconnectée de la réalité. Une manière très *upper class* de fuir la réalité, de tripper tranquille à 10 000 km au-dessus de la merde humaine.

Quelles que soient les explications scientifiques, les crèmes de beauté, les croyances, les lumières psyché, les offrandes, les médiums, la frontière devant laquelle nous place *Cemetery of Splendour* est des plus ténue et opaque. Celle qui sépare le monde vivant d'un monde décédé. La jolie jeune médium en jeans a beau *imaginer* qu'elle communique avec les dormeurs, les deux jeunes déesses (également en jeans), ont beau raconter à Jenjira que l'école où l'hôpital a été aménagé est construite sur un très ancien cimetière royal, que les rois défunts continuent à se battre à mort sous terre, puisant leurs forces dans les militaires endormis, des forces plus immédiatement dérangeantes vibrent dans les profondeurs mouvantes du film ou quelque chose de définitif et de plus tenace les maintient dans un sommeil de plomb.

Depuis *Blissfully Yours*, la tendresse solaire, érotique, du cinéma d'Apichatpong est sans cesse hantée de zones d'ombre et de catastrophes. Sa douceur agit comme un champ magnétique dressé contre la malédiction des temps. Ici encore, elle se déploie dans chaque plan. Tendresse miraculeuse voire miraculée, qui ne rayonne pas seulement dans l'érotisme diffus entre Jenjira et le militaire, entre Jenjira et la jeune médium ; elle est dans la densité avec laquelle Apichatpong invente son cinéma. Un cinéma féroce habité par l'histoire des violences politiques de son pays.

Mais les violences politiques qui hantent le cinéma d'Apichatpong ne sont pas uniquement celles de la Thaïlande. Comme l'économie contemporaine, elles sont mondiales et communiquent entre elles par tous ces cauchemars qu'elles génèrent, envoûtant individus et peuples dont elles se nourrissent pour prolonger leurs guerres. Nous sommes ces militaires zombifiés par toutes les guerres accumulées siècle après siècle, décennie après décennie, jour après jour. Nous



sommes ces deux jeunes déesses qui prophétisent que nous ne nous réveillerons plus parce que nous avons fondé nos civilisations sur des cimetières de destruction. Nous sommes Jenjira et le militaire qui, bien qu'ils soient de générations différentes, malgré la narcolepsie et le handicap physique, peuvent explorer leur intimité naissante. Nous sommes ceux qui regardent ce film et qui peuvent communiquer avec sa puissante inquiétude.

Sous la surface apaisée des plans, une voix chuchote: *Before I sink into the big sleep, I want to hear the scream of the butterfly.* Jim Morrison pensait qu'il était habité par les âmes de plusieurs Indiens morts dans un accident de voiture qu'il avait vu enfant. Comment conjurer les atrocités collectives de l'Overlook Hotel planétaire du XXI^e siècle? Les crèmes de beauté, les offrandes, les lumières psyché, les instituts de beauté, les fables, ne pèsent pas lourd face aux horreurs de l'histoire. Comme disait Brecht: *La vérité est concrète.*

Dans un passionnant entretien donné aux *Inrockuptibles*, Apichatpong annonce qu'il va quitter la Thaïlande pour pouvoir travailler sans risquer la prison. La France est trop chère, il pense au Mexique. Une partie du cinéma mondial migre aujourd'hui vers de nouvelles zones et modes de vie. Il déplace ses rythmes, ses acteurs, ses idées, ses financements. Et ce faisant, il déplace aussi les spectateurs. Le cinéma d'Apichatpong, comme celui du philippin Lav Diaz, s'adresse à des spectateurs déplacés, prêts à franchir les frontières fossilisées du monde. Ils sont beaucoup plus nombreux qu'on l'imagine. Ce sont des cinémas éminemment poétiques, mais



également, superbement politiques. Comment encore imaginer qu'il est possible de les séparer l'un de l'autre? ²⁴

Ce texte est d'abord paru dans le magazine français *Transfuge*.

Cemetery of Splendour est présenté dans le cadre du Festival du nouveau cinéma.



CINÉMA > 274, RUE MICHAUD RIMOUSKI (QC)

HORAIRE ET PROGRAMMATION > PARALOEIL.COM



Conseil des arts
du Québec

Conseil des arts
et des lettres
Québec

SODEC
Québec

Culture
et Communications
Québec

TELEFILM
CANADA